

1939-43 (juin-juillet)

Victor et Hella TULMAN

***Victor, interné à trois reprises au camp de Gurs,
Hella, internée volontaire***

Textes publiés dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 124 (septembre 2011), p. 6 à 10 et n° 128 (septembre 2012), p. 8 à 15.

Victor Tulman, rabbin, fut enfermé pendant plusieurs années au camp. Il y entre en avril 1939, comme ancien volontaire des Brigades internationales, ce qui explique son surnom de "rabbin rouge", et y demeure interné jusqu'en 1943, date à laquelle il rejoint les maquis FFI.

Hella Tarnow a été internée de sa propre volonté. A l'époque de Vichy, elle a un statut de volontaire bénévole au sein des ONG enfermées dans le camp. Elle sera déportée à Ravensbrück.

1- Texte de Paloma Tulman, fille de Victor et Hella

[**Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 124 (septembre 2011), p. 6 à 10]

Hella (1913-2008)

Hella est connue au camp de Gurs sous son nom d'artiste, Hella Tarnow.

Hella a vu le jour en 1913 à Essen (Allemagne), dans une famille protestante luthérienne, les Bacmeister, appartenant à la noblesse allemande.

Hella choisit de devenir juive en 1949, selon la Halacha¹ juive, à Paris.

Hella a rencontré le prince Raden Mas Jodjana à Berlin. Raden Mas Jodjana est prince de la Cour impériale de Java (Indonésie). Il enseigne la danse sacrée originaire de Djakarta, devant le temple de Borobudur, en Hollande, en France et en Allemagne...

Hella devient la première disciple européenne. Elle continue sa recherche sur le rayonnement des artistes et, après la Hollande, vient en France dans un centre créé par Raden Mas Jodjana, à Vergognan², près de Pau. Le prince y enseigne et Hella y enseigne.

Lors du début des hostilités, en 1939, elle reçoit une lettre du consulat d'Allemagne, lui demandant de rentrer. Hella choisit de rester et de se présenter volontairement au camp de Gurs. Elle refusera par la suite toutes les possibilités de retour.

La guerre de 1939-1945, Hella la passe au camp de Gurs, puis au camp de Ravensbrück (Allemagne), où elle a été déportée en 1944-1945.

Hella aide Elsbeth Kasser (3) et Alice Synnesvedt (4) à faire sortir des enfants du camp de Gurs, travaillant à l'infirmerie et à la poste.

Hella aide les personnes dans le camp à retrouver équilibre et harmonie.

Hella reste à l'arrière-plan. Elle est très appréciée.



Hella Tarnow, née Bacmeister (1940)

Victor (1901-1987)

Victor est connu au camp de Gurs sous son nom d'artiste Victor Toldy et en tant que le rabbin Victor David Tulman.

Victor a vu le jour en Hongrie, dans une famille juive orthodoxe, dynastie de rabbins du côté de sa mère.

Victor a choisi d'aller en Espagne rejoindre les Brigades internationales. Il est aumônier de la brigade juive.

Il est aussi surnommé *Figaro*, car il a une belle voix d'opéra. Il a appris le chant d'opéra à la Scala de Milan.

Victor est avant tout rabbin. Il encourage ses camarades et les soutient moralement en chantant.

Il entre au camp de Gurs en tant que brigadiste, en avril 1939. Il voit le camp se construire et évoluer.

Victor travaille dans le camp en tant que rabbin et est chargé d'ouvrir l'eau.

Il organise ce qui est nécessaire pour les fêtes juives, ainsi que des soirées d'artistes, dans la baraque réservée à cet usage dans le camp.



Victor Tulman à Gurs (1942)

Hella et Victor

Victor cherche des artistes pour les soirées, à la baraque des arts. Il apprend qu'à l'infirmerie travaille une artiste chorégraphique.

Victor se présente et demande à Hella si elle souhaite participer et si elle peut lui montrer une chorégraphie. Hella choisit de danser *Marie, mère de Jésus*.

Victor est enchanté.

Ils décident d'œuvrer ensemble, lui en tant qu'artiste lyrique et elle en tant qu'artiste chorégraphique, à maintenir le moral des internés.

Ils se promettent l'un à l'autre en 1943.

Pendant trois ans, de 1943 à 1945, ils sont sans nouvelle d'un de l'autre.

Victor est transporté au camp de Malaval (5), pour travaux forcés, d'où il s'enfuit pour rejoindre les FFI.

Hella est déportée au camp de Ravensbrück.

Ils se retrouveront grâce au pasteur Lautenburg, dont l'épouse est une amie de la mère d'Hella, et qui les aide depuis qu'il est au courant de cette rencontre en l'Amour.

Ils se marient à Paris, religieusement puis civilement.

Après la guerre, Victor et Hella demeurent en rapport avec le monde artistique et de l'opéra, mais ils œuvrent aussi, tous les deux, pour la fraternisation entre les religions.

Hella a pris fait et cause pour ceux qui souffrent. Elle est toujours là pour rayonner et pour aider, pleine d'amour. Elle aide les personnes à réaliser une harmonie intérieure. Paloma, sa fille, poursuit le travail avec sa maman Hella

Victor, avec son humour et sa chaleur humaine, donne beaucoup autour de lui, lui aussi.



Hella Bacmeister-Tulman et David Tulman
crayon de U. Izquierdo Carvajal
Gurs 1943

Victor et Hella Tulman. Dessin à la mine de plomb d'Ubaldo Izquierdo Carvajal 1943)

Hella et Victor reposent aujourd'hui au Mont des Oliviers, à Jérusalem, attendant l'arrivée des temps messianiques.

Leur morale de vie dans le camp était d'être la lumière pour les autres, et de les aider.

Paloma Tulman

¹ Loi

² Vergognan : petit village du Gers, situé aux confins du Gers et des Landes, à 31 km au sud-est de Mont-de-Marsan.

(3) **Elsbeth Kasser**, surnommée "*l'Ange de Gurs*" en raison de sa grande beauté et de sa douceur, a animé la principale ONG du camp, le *Secours suisse aux enfants*, de 1940 à 1943. C'est la figure la plus éminente des "*Oeuvres*" de secours aux internés.

(4) **Alice Resch**, épouse Synnesvedt, est, avec Helga Hollbeck, la représentante du *Secours Quaker* à l'intérieur du camp, de 1941 à 1943. Elle est également la déléguée de L'*American joint committee*. Elle aussi, est une des grandes figures de l'aide désintéressée aux internés.

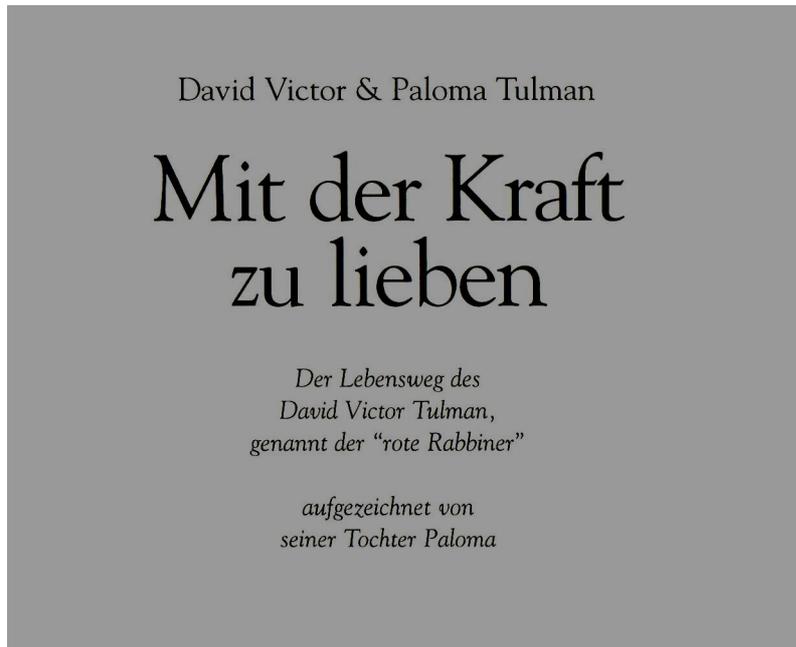
(5) Malaval : camp situé à Marseille. Il est alors réservé aux groupes de travailleurs étrangers.

Bibliographie

- Tulman-Bacmeister (Hella) et Tulman (Paloma). *Le Monument de Vie*. Editions Epi (un département des éditions Desclée de Brouwer). Paris, 1985.

- Tulman (Victor David et Paloma). *Mit des Kraft zu lieben*. Info Verlag. Lindemanns bibliothek. Karlsruhe, 2000.

2- Extraits de l'ouvrage *Mit der Kraft zu lieben*, de Victor Tulman et sa fille Paloma.
(Lindemans Bibliothek, Karlsruhe, 2000, 424 p. Traduction de Claude Laharie).



« *Gurs*

Maintenant, nous devons tous être transférés dans un bon camp, « pour quelques mois seulement ». C'est bien ce qui arriva, dans des wagons fermés, sous surveillance militaire. On alla vers Oloron, aux pieds des Basses-Pyrénées, et de là, en camion (et en chantant), vers Gurs. Lorsque nous aperçûmes un millier de baraques cernées par une double rangée de barbelés et une large route centrale, longue d'environ deux kilomètres, il nous apparut que nous n'étions pas là « pour quelques mois ».

Il y avait à l'intérieur une quinzaine d'îlots bien fermés, un hôpital central, un bureau de poste (avec censure naturellement), un parloir pour les discussions sous surveillance policière et un poste de commandement. Nous étions répartis par nationalités et par générations, ce qui séparait les familles espagnoles, et le tout sous bonne garde. Les chefs d'îlots, les médecins et les responsables des baraques de la culture étaient des internés. Le commandement du camp recruta parmi les Espagnols un groupe de travail chargé de l'entretien des installations du camp. Le nettoyage des latrines était effectué grâce à une petite voie ferrée qui trottinait tout autour du camp, ramenant les tonneaux vides pour les placer à nouveau sous les trous des tinettes. Cette voie ferrée nous servit bientôt de système secret de liaison, entre les îlots, et devint un moyen d'échanges non-officiels avec la population environnante, qui s'enrichissait à travers nous.

Alors furent fondés des chœurs, des groupes de théâtre, des écoles populaires pour les enfants espagnols. A partir des os, furent sculptés des pièces de jeu d'échec, des avions, des bateaux et des statuettes, de véritables petites œuvres d'art ! Cela soutenait notre moral.

Le 14 juillet, jour de la fête nationale des Français, nous reçûmes l'autorisation d'organiser une grande fête sur la prairie, entre la clôture extérieure et la clôture intérieure de barbelés. Nous invitâmes évidemment le commandant du camp, ainsi que les hôtes de la préfecture de Pau. Le programme essentiellement classique, de coloration un peu rougeâtre, plut beaucoup. Nous fûmes, après cela, regardés avec des yeux plus humains et nous comprîmes pourquoi : le commandant et les services de garde s'étaient ennuyés ferme !

De nombreux artistes commencèrent à fabriquer, entre les baraques, à partir de l'argile prélevée dans le sol, de grandes statues de leurs héros de gauche : Marx, Engels, Thälmann, Lénine, Staline, Vorochilov, Dimitrov, Thorez, ainsi que Robespierre et Saint-Just, ainsi que le combattant de notre compagnie juive, avec la Dernière grenade. Les autorités françaises vinrent et admirèrent, étonnées, parfois subjuguées par de telles œuvres, fabriquées avec un matériel aussi primitif. Mais, avec les premières grosses pluies de l'hiver, ces œuvres d'art furent déchiquetées et, pendant l'hiver tout entier, une boue épaisse régna sur Gurs.

Alors, commença un nouveau chapitre. Des provocations nombreuses et répétées isolèrent les Espagnols de nous, les Internationaux, pour qu'ils s'engagent dans la Légion étrangère. On cherchait à les démoraliser et petit à petit, ils se hasardèrent moins à rester avec nous. Je proposai aux responsables des volontaires des Brigades internationales d'organiser un grand service divin, à l'occasion des principaux jours de fête juifs. Ils se moquèrent gentiment de moi. Mais le commandant ne put pas l'interdire et trouva même, sans doute, que l'idée était bonne, d'autant que cela plus permettait de montrer son humanité.

Et en effet, on put alors entendre [chanter] des milliers de nos hommes de gauche. Et la direction du camp fut très étonnée de mes comparaisons entre Moïse et le communisme, qui intervenaient entre les cantiques de synagogues. Tout cela lui apparaissait, dans son étroitesse d'esprit, totalement étranger. Je pensai alors à mon père et j'étais heureux.

Alors se produisit ce que j'avais déjà observé depuis longtemps en Espagne : les idées d'Hitler et sa machine de guerre se répandirent sur l'Europe et, désormais, même la France était menacée ! [Les autorités] voulaient maintenant nous forcer à nous engager dans la Légion étrangère. Au départ, nous étions des emprisonnés, en France ; devons-nous maintenant nous en défendre ? Non !

Mais on comprit bientôt que nous n'étions pas des mercenaires. Nous chantâmes la Marseillaise, devant le réseau de barbelés, et la population environnante, au loin, nous acclama. Les gardiens reçurent alors l'ordre de se mettre en position de tir ! Nous chantâmes alors d'autres chansons, en riant, jusqu'à ce que les gardiens, eux aussi, commencent à en rire...

Mais la Garde mobile fut bientôt appelée. Elle nous repoussa avec la crosse des fusils. Tout cela au pays de Liberté, égalité fraternité !

Hiver 1939-40

Cet hiver fut rude, avec un froid de moins 18 degrés. Nous devions nous rassembler plusieurs heures durant, pour l'appel. On voulait absolument nous forcer à rejoindre la Légion ! On ne nous posait plus la question, on nous l'ordonnait.

En mai [1940], 8000 femmes allemandes arrivèrent de France. [Elles furent internées] dans les baraques restées libres. Pour la plupart, il s'agissait de réfugiées politiques ou raciales. Bien sûr, tout contact avec nous leur était strictement interdit, mais le courrier des latrines fonctionnait librement !

Parmi ces femmes internées, se trouvait une juive strictement orthodoxe, nommée Karlebach. Elle était à l'article de la mort et demandait à recevoir un service religieux. Le commandant rechercha un rabbin à Bordeaux et à Bayonne, mais n'en trouva pas. Je fus alors contacté. Bordeaux et Bayonne donnèrent leur agrément par téléphone. Avec beaucoup de courage, je demandai la liberté de circulation pour les membres de la famille qui voulaient assister à l'inhumation et ce fut accordé !

Cette autorisation de circulation à l'intérieur du camp fut plus tard accordée à l'occasion des nombreux décès. Cela permit à des familles déchirées d'avoir quelques instants de retrouvailles. Des rencontres poignantes.

Le camp voyait en moi désormais un mélange étrange de volontaire des Brigades internationales, « Figaro ! Figaro ! », et de « Votre Honneur, Monsieur le rabbin ».

(...) Le vieux maréchal Pétain reçut le pouvoir et livra Paris, d'où fuyaient de nombreux Français, vers le sud de la France. Les Allemands avançaient de façon irrésistible. Quand ils furent à 20 km de Gurs, il ordonna : « envoyez les dernier brigadistes vers l'Afrique ! »

En toute hâte, nous fûmes conduits en gare d'Oloron. Là, un des officiers qui avait participé au culte divin prit mon bras et me conduisit dans la rue : « Monsieur le rabbin, disparaissez ! Vite ! »

Mais le matin suivant, un soldat de la Garde mobile me reconnut. « Figaro ! » cria-t-il, et il me réexpédia dans le camp. Mais au moins, le transport vers la Légion étrangère m'avait été épargné. Et je crois que le commandant du camp m'inscrivit alors sur le registre comme fugitif sans ressources, car les Allemands se rapprochaient du camp ! Naturellement, chaque juif était en danger, un rabbin l'était doublement, et plus encore un communiste, ce qui constituait un triple péril. Sans compter, en outre, un combattant des Brigades internationales.

Au camp, fut rapidement aménagé un îlot de femmes, l'îlot L, pour les Allemandes aryennes. Celles-ci se présentaient de manière éhontée, en faisant le salut hitlérien, et se jetaient au cou des commissions allemandes qui entraient. Parmi elles, des intellectuelles, des artistes et des femmes qui avaient gagné leur pain en France, pendant de longues années. Ces femmes me dégoûtaient !

Le jour de la capitulation de la France, le commandant du camp me fit appeler, ainsi que mon ami italien, le ténor Tofoni. Nous, internés en danger, nous avions la possibilité d'obtenir quelques permissions de courte durée, si nous avions des parents en France qui pouvaient nous recevoir. Un geste que nous portons hautement à son crédit !

Tofoni et moi, nous quittâmes le camp avec la même attestation (malgré l'absence de parenté), et nous nous plongeâmes dans le flot des réfugiés français. Tofoni voulait combattre en Italie contre Mussolini et moi, je voulais rejoindre de Gaulle en Angleterre.

Dieu en décida autrement. Cette fois ce fut un gardien qui cria :

- « Mais, c'est le rabbin des Brigades internationales !

- oui, oui. »

Et je fus à nouveau expédié à Gurs.

Ribone che olam (que veux-Tu de moi ?)

Il ne restait plus au camp que des juifs et des émigrés politiques, parmi lesquels la Gestapo pouvait librement puiser ses victimes. Sur tout le camp planait une angoisse paralysante.

Après une visite à un malade, je rencontrai, sur la route centrale du camp, une jeune allemande avec un sourire bizarre.

- « Pourquoi souriez-vous ? Lui demandai-je

- Parce que j'ai l'âme légère.

- Comment cela ?

- La commission allemande [de criblage] m'a fait appeler de l'îlot L. Mon frère est officier chez les SA et ma sœur appartient aux jeunesses hitlériennes. Mais je ne partage pas leurs idées.

- Et pourquoi ? Vous pourriez vivre merveilleusement bien en Allemagne.

- C'est bien ce que l'on m'a proposé.

- Et alors ?

- *J'ai refusé. Je leur ai finalement dit : « Si vous vous donnez le droit de mourir pour votre idéal, alors je me donne le même droit, pour le mien ». Alors, les officiers se sont mis à hurler après moi : « Dehors ! Dehors ! Nous séparerons le bon blé des mauvaises herbes ! » Et maintenant, je suis libre, vous comprenez, mon âme est libre.*

- *Bizarre ! Mais, n'êtes-vous pas, de ce fait, toujours enfermée ici ?*

- *Je ne ressens pas les choses ainsi. Pour moi, je suis là où je dois être. »*

Elle salua, sourit et s'éloigna.

Une époque cruelle

(...) Du sud de l'Allemagne, furent expédiés au camp [fin octobre 1940] près de 7000 juifs : hommes, femmes, vieillards, malades, femmes enceintes, êtres humains moralement détruits. Un homme criait : « vous m'avez arraché ma femme et mon enfant, je suis aveugle et ne je peux presque plus avancer. » Le désespoir régnait et, en attendant, de nouveaux camions arrivaient sans cesse.

« Celui qui le peut, qu'il aide ! Trente paillasses d'un côté de la baraque et trente de l'autre. »

Les nouveaux venus erraient partout, cherchant leurs enfants, leurs coffres, leurs baluchons. Beaucoup d'entre eux ne s'occupaient plus de rien. Personne ne reconnaissait plus personne. Certains ne retrouvaient pas leur baraque, d'autres, leur emplacement de couchage, large de quelques centimètres. Il ne cessait de pleuvoir. Les chaussures restaient enlisées dans la boue.

Où était donc Dieu ? Il attendait que se manifeste la pensée raisonnable de l'homme ? Mais le penseur, ici, se nommait la race des seigneurs. Il produisait des surhommes et des sous-hommes, des races supérieures et des races inférieures, des religions supérieures et des religions inférieures. Et ces hommes de la race des seigneurs, ils avaient le droit de torturer celui qu'ils voulaient et de battre à mort celui qu'ils ne trouvaient pas digne de vivre.

Oh Ribone che oam ! Combien de temps durera encore cet aveuglement de la raison humaine ?

Et le silence des chrétiens, avec, à la bouche, la parole biblique « aime ton prochain » ?

Le combat contre les méthodes d'anéantissement

« Nous devons sauvegarder la volonté et la force des survivants, malgré la pénurie de nourriture, la mauvaise hygiène, le froid et la boue ! »

« Mais comment les vieillards, les malades, les petits enfants peuvent-ils accéder jusqu'aux trous des latrines ? »

« Les lucarnes des baraques seront fermées pour éviter les courants d'air. » Certes, mais l'obscurité et les pensées noires arrivent alors et la vermine prolifère.

En outre, les hallucinations de la faim nous saisissent. Pressentions-nous que nous serions consumés par le feu ? Des flammes qui peut-être illumineraient le monde ?

(...) Près de la clôture de barbelés de l'allée centrale, nous parlions, un camarade et moi, des groupes d'artistes.

- *« Nous devons lutter contre l'anéantissement. Je le sais. Ici, même le commandant et les gardiens s'ennuient. Nous allons leur proposer des baraques de théâtre, et nous allons les obtenir.*

- *Les décès vont rapidement libérer de la place.*

- *Nous allons aménager les baraques et obtenir des autorisations de circulation.*

- *Mais, inviterons-nous les Français ?*

- *Oui, bien sûr, cela nous aidera ! »*

Alors, partons à la recherche des artistes !

Nous n'en espérons pas tant. Parmi les juifs allemands, il y avait de grands pianistes, des concertistes, des violonistes, des chanteurs, des hommes de spectacle, des artistes de cabaret, des récitants, des peintres, des savants, un joueur d'harmonica, tous disponibles !

Enfin, j'allais aussi rendre visite à l'hôpital des femmes, à la jolie et intelligente chef d'ilot.

- « Monsieur le rabbin, qu'est-ce qui vous amène ? Nous n'avons aujourd'hui aucun cas de décès.

- Mais peut-être avez-vous quelques artistes, dans votre personnel ?

- Des artistes ? Oui, une délicate et charmante pianiste, que nous appelons Micky.

- Puis-je lui parler ? Nous voulons constituer un groupe d'artistes, pour soutenir le moral dans le camp. »

Micky vint.

- « Etes-vous pianiste de concert ?

- A quoi cela peut-il servir, sans piano ?

- Nous disposons d'une baraque de théâtre, avec un piano. Jouez-vous du classique ou...

- Tout ce que vous voulez ! Tout ce qui est souhaité. Mais n'êtes-vous pas le rabbin ?

- Oui, je suis devenu un étrange médecin de l'âme. Connaissez-vous d'autres artistes, ici ?

- Une, Hella Tarnov. Elle est danseuse. Mais, attention, c'est une Allemande aryenne.

Personne ne comprend pourquoi elle est au camp. Espionnage ? Cinquième colonne ? Par ailleurs, elle est nette.

- Conduisez-moi à elle, Micky. »

Et qui apparut ? La femme qui souriait [dans l'allée centrale].

Je ressentis un frisson dans le dos, je ne savais pas pourquoi.

- « Vous êtes danseuse ? S'il vous plaît, pouvez-vous me montrer quelque chose ? Nous voulons constituer un groupe d'artistes, pour soulager les esprits. De quel accompagnement avez-vous besoin ?

- Ce peut être aussi sans accompagnement.

- Montrez-moi quelque chose !

- Je n'ai pas de costume et ici, il n'y a pas de place et, à l'air libre, c'est difficile...

- Nous jugerons. Vous devez seulement vouloir nous aider.

- Oui, bien sûr.

- Alors, allons dehors.

- Je vais vous montrer la Vie de Marie. Une vie normale de femme, animée seulement d'une grande force intérieure. » (...)

Une Allemande aryenne dansa donc pour un rabbin, à Gurs, la Vie de Marie. Je croyais rêver. Elle se déplaçait, portée par une musique inaudible. La prière, la naissance, l'adoration des mages, Jésus. Il grandit, il prêche, il meurt sur la croix. Plutôt que les pleurs sur le cadavre, elle montra l'ascension de son âme.

« La cabale », murmurait-on au fond de moi.

Et elle était belle, comme un modèle pour Léonard de Vinci.

Ce qui se passa alors fut étrange. Je fléchis les genoux, j'embrassai sa main et je murmurai : « Quelle qualité ! Avez-vous encore d'autres sujets ? »

- Peut-être le Vol du phénix. Il serait-il plus à sa place, ici. Il vole de l'obscurité de la nuit jusqu'à la lumière. C'est ce dont les hommes ont besoin, ici.

- Merveilleux ! Ainsi, nous pouvons être utiles à quelque chose. » (...)



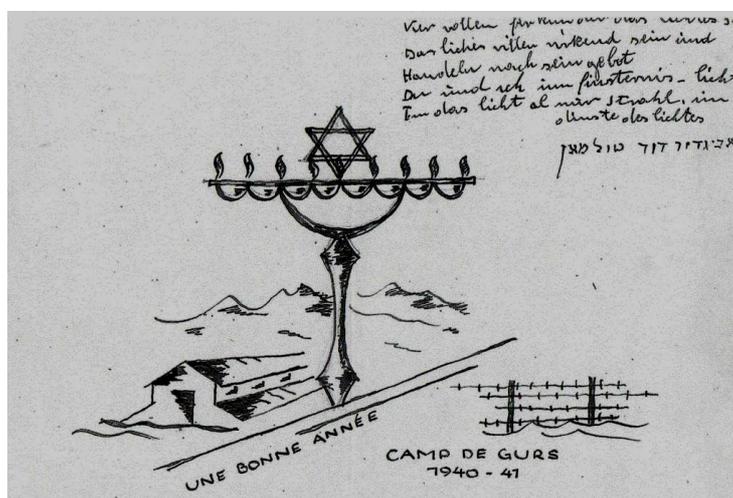
Hella Tarnow à Gurs (1942)

1940-1943

La faim. Les épidémies et le désespoir régnaient. Les méthodes hitlériennes d'anéantissement opéraient.

Devant le mur des montagnes pyrénéennes, les nuages de l'hiver faisaient déferler leurs eaux. Les pluies se répandaient à flots, la boue envahissait tout, nos pensées devenaient sombres. Mais les baraques de la culture tenaient bon ! Les concerts de piano et de violon, les spectacles, les chants et les danses continuaient de vivifier le camp. Celui qui ne pouvait plus courir, pouvait au moins écouter des conférences de grande qualité scientifique.

Lorsque ce fut Chanukka, je dessinai sur une feuille blanche un chandelier avec huit lumières et j'écrivis pour Hella Tarnow: « La lumière doit nous éclairer ! Nous voulons être les messagers de la lumière ! Agissons autour de la lumière, mettons-nous sous sa loi ! Toi et moi qui sommes dans les ténèbres, nous voulons que la lumière rayonne partout... Au service de la lumière. »



Sur la grande prairie, entre les barbelés, s'élève encore au printemps le podium des volontaires des Brigades internationales. Après de longues négociations avec la direction civile du camp, il me fut finalement permis de célébrer un important service divin, à l'occasion de l'arrivée du Jom Kippur.

Et ils allèrent de l'avant, nos juifs allemands, en groupes disciplinés, avec leurs enseignes représentant leurs villages et leurs petites villes, avec leurs décorations de la guerre 14-18 sur la poitrine.

Le commandant du camp remarqua :

- « Avec eux, Hitler a oublié beaucoup de patriotes ! »

- « Oui, avec un peu de patriotisme, nous pouvions sauver beaucoup d'entre eux... »

Dans notre abandon, arrivèrent alors quelques lueurs de clarté, avec de véritables êtres humains, comme Alice Resch, de l'organisation quaker. Ils avaient le cœur et l'âme à la bonne place et ils risquaient même leur vie pour l'aide qu'ils portaient aux tentatives d'évasion. Elsbeth Kasser vint également, envoyée par une organisation protestante de Suisse. L'une et l'autre distribuaient de la nourriture et des vêtements aux enfants et aux malades. Nous ne nous sentions plus complètement abandonnés du reste du monde.

La mère d'Hella protégea nos deux santés. Elle alerta les Amis de la jeunesse suisse et, parmi eux, la femme du pasteur Lauterburg. Bientôt, arrivèrent pour nous des paquets internationaux que l'on put nous livrer.

Nous cuisinions ! Sous la pluie, dans le vent, avec des petits poêles et des boîtes de conserves. Le bois provenant des poutres enlevées aux baraques. C'est ainsi que nous faisons cuire d'étranges soupes. Mais nous pouvions ainsi rester debout sur nos jambes.

Lorsque mes habits furent déchirés, le pasteur Lautenberg m'envoya les siens ! C'est ainsi que le rabbin rouge chanta la prière des morts, le El mole rah'amin, dans le costume d'un pasteur, pour des juifs décédés.

Dans un monde meilleur

Puis le temps de pluie revint. Tous, nous ne connaissions plus, dès lors, que la musique du bruit carillonnant de la pluie, sur le carton du toit, le choc des gouttelettes tombant dans les boîtes de conserve suspendues aux solives, ainsi que le son léger du passage des rats sur les poutres de la charpente. Et aussi, les tentatives désespérées des personnes âgées et des malades, qui ne pouvaient plus guère sortir hors de la baraque, pour faire leurs besoins dans des boîtes de conserves.

Avec le retour du soleil arriva le temps de la chasse à la vermine, les poux qui passaient d'un voisin à l'autre, en migrations massives, par centaines et par milliers...

Pendant la journée, il y avait des conférences de la faim, au cours desquelles on évoquait les poulets rôtis de jadis. Ah, que deviendrait l'homme, s'il n'avait plus aucune perspective devant lui ?

Un jour, Hella vint s'asseoir près de moi.

- « Victor, la mère la jeune Mme Sussmann est morte cette nuit ; sa fille était en proie à une telle agitation qu'elle a fait une congestion. Alors, j'ai tenté de lui redonner de la force en lui massant les bras et les jambes avec mes mains, lentement, lentement, pour qu'un peu d'énergie circule à nouveau en elle. J'ai ainsi découvert un chemin devant moi, un chemin pour aider les autres !

- Crois-tu que tu as des mains qui guérissent ?

- Non, non. Pas des mains qui guérissent. Mais je ressens des signaux qui me permettent de faire circuler un courant lumineux dans le corps, qui engendre des pensées positives. La

lumière seule est la force qui guérit. Si on réveille les pensées positives, alors elles conduisent vers la lumière. Un tel travail peut s'accomplir en chacun de nous-mêmes, mais on doit trouver le juste chemin, la loi de l'harmonie. »

Hella fut bouleversée et en même temps réjouie de sa découverte. Elle prêtait de l'aide volontiers. Comme c'était bon, au milieu de ces ténèbres, d'apporter un peu de lumière et de force... (...)

Un jour, la délivrance sembla approcher ! La Croix-Rouge arriva en renfort, distribua du chocolat et aida à expédier en camion un millier d'entre nous, « dans un monde meilleur. »

Et certains, même, envièrent les premiers partants ! Petit à petit, le camp se vida. Seulement, le « monde meilleur » demeura muet, plus personne n'en donna plus jamais de nouvelles...

Personne n'avait pressenti un tel changement : les gaz toxiques et le feu jusqu'à la cendre ! C'était « le monde meilleur ». (...)

Les événements se bousculaient. L'hiver russe et le peuple russe détruisaient l'armée d'Hitler. Des soldats allemands qui s'étaient rendus désagréables étaient maintenant envoyés sur le front de l'est. La race des seigneurs découvrait la peur de la mort.

Nous, les derniers de Gurs, on nous envoya dans un camp de travail. Je dus faire l'interprète pour les travailleurs forcés de l'organisation Todt, dans le camp de Malaval, près de Marseille.

Grâce à la sagesse des préceptes bibliques, j'avais pu sauver la vie de nombreux camarades, car ces sentences sont exemptes de haine. Cela correspondait aussi à la demande de mon père. Hella fut réquisitionnée comme interprète de l'administration allemande à Gap, dans les Hautes-Alpes.

Était-ce la force de nos rêves ? Étaient-ce la loi d'un monde invisible ? Était-ce notre petite liberté de choix ? Nous réussîmes à nous retrouver dans la grande basilique de Notre-Dame-la-Garde, à Marseille. Et là-bas, au milieu des soldats, des femmes et des enfants, sous la protection de la Madone, nous pûmes nous promener ensemble. »

David Victor et Paloma Tulman
Mit der Kraft zu lieben
Lindemans Bibliothek
Karlsruhe, 2000, 424 pages

Au lendemain de la guerre, Victor et Hella ont de fréquents contacts avec milieux artistiques de l'époque, notamment dans le domaine de la danse et dans celui de la peinture. Les rencontres avec Picasso expliquent le prénom de Paloma, donné à leur fille en 1952.